

LES MOUSTACHES DU VIEUX RASCHID

UNE RÉFORME DU SULTAN MAHMOUD
(Suite et fin)

Celui qui venait d'entrer d'une si étrange façon était un jeune homme de vingt-sept ans ; sa figure imberbe respirait l'insouciance et la gaieté ; il portait l'uniforme des Kavasses.

—Alors, dit-il à Raschid, tu veux décidément garder quand même tes moustaches ?

Le Janissaire tressaillit à cette question et regarda avec défiance son interlocuteur.

—Tu connais cependant le décret impérial ? continua le jeune homme.

—Oui.

—Tu sais qu'il y va de ta tête ?

—Oui.

—Eh bien !

—Je ne couperai jamais mes moustaches.

—Tu préfères qu'on te coupe la tête ?

—Ne parlons plus de cela, fit brusquement Raschid, et dis-moi le motif qui t'a fait pénétrer ici comme un voleur de nuit.

—Eh bien, tu as été reconnu, malgré ton déguisement. On te soupçonne de donner asile aux rebelles ; ta vie est menacée ; on sait que tu conserves tes moustaches ; tu peux être arrêté d'un moment à l'autre, et il ne serait pas impossible que je fusse chargé de cette pénible mission.

—Toi !

—Oui ; j'appartiens aux Kavasses du Sultan, et ce service nous est dévolu ; puis on sait que je connais ce quartier. Dans tous les cas, j'ai voulu te prévenir. Tiens-toi sur tes gardes, ou, ce qui est plus sage, fais comme la plupart de tes compagnons, accepte la loi que tu ne peux empêcher.

—Moi ! s'écria Raschid avec indignation, que je me laisse déshonorer !

—Par Allah ! il n'y a pas de déshonneur là-dedans ; de plus grands que toi se sont soumis.

—Ce sont des eunuques !

—Ecoute, poursuivit Hamdy d'un ton sérieux ; j'ai une profonde affection pour toi, tu le sais ; tu m'as sauvé deux fois la vie ; et moi, en revanche, je t'ai tiré au moins dix fois des griffes du bourreau.

—C'est vrai, dit Raschid en pressant les mains du jeune homme.

—Si je te rappelle cela, c'est pour te prouver que ma démarche est encore une preuve de l'amitié que je te porte. Donc, au nom de nos services mutuels, au nom de ta sûreté, quitte cette retraite, rentre dans la vie publique, et coupe tes moustaches.

—Hamdy, reprit Raschid ému, je te remercie ; mais écoute à ton tour. Depuis que je suis entré dans la vaillante milice des Janissaires, c'est-à-dire du plus loin que je me rappelle, on m'a dit :

« Laisse croître tes moustaches, sans quoi tu ne sera jamais un Janissaire complet ; plus elles seront longues et fournies, plus vite tu arriveras aux honneurs. Défends le Coran comme ta vie, mais défends ta barbe comme ton honneur ; c'est le signe de la force ; sans barbe, on n'est pas un homme ! »

—Oh ! oh ! reprit Hamdy en riant ; moi qui n'ai cependant pas de barbe au menton, je te rendrais des points sous le rapport de la force.

—Ce que je te dis est grave, répliqua Raschid sérieusement ; depuis mon enfance, on m'a fait une religion de mes moustaches ; je m'y suis attaché ; j'y crois comme au Prophète et au Livre sacré. On ne discute pas un culte. J'aimerais mieux perdre la vie que de renoncer à mes moustaches.

—La bastonnade te fera changer d'avis !

—Je ne le crois pas.

—Nous verrons bien.

—Allah ! s'écria Raschid épouvanté en saisissant son cimenterre, tais-toi, malheureux ! tu attirerais sur mon toit la malédiction du ciel !

—Alors que ton obstination retombe sur toi, dit Hamdy ; j'ai fait ce que j'ai pu, je me lave les mains du reste...

Et il se dirigeait vers la fenêtre pour

partir comme il était entré, lorsqu'on frappa à la porte de la rue.

—On frappe, dit-il à voix basse ; qui cela peut-il être à cette heure ? le jour n'est pas encore venu...

—Je ne sais, dit Raschid en pâlisant.

Les coups recommencèrent, et cette fois on frappa en même temps à la maison voisine.

—Ce sont les Kavasses, dit tout à coup Hamdy. J'ai reconnu le son de leurs bâtons ferrés ; ils frappent chez moi ; cette visite nocturne te concerne sans doute ; cache-toi vite ou sauve-toi pendant que je vais les recevoir... Que nous ne trouvions personne, si nous sommes obligés de pénétrer ici de force.

Et le jeune homme, sautant lestement dans la cour, grimpa sur le toit voisin à l'aide d'une échelle, et rentra chez lui par une lucarne à la tabatière.

On ne frappait plus ; mais au milieu de la nuit, on distinguait des voix qui firent tressaillir le vieux janissaire.

—C'est moi qu'on vient chercher, se dit le vieux janissaire en pâlisant.

Il sentit son cœur battre violemment, et l'idée lui vint d'éteindre la lampe et de se sauver par le derrière de la maison ; malheureusement ce côté n'avait d'issue que sur une rue très-peuplée ; le moindre bruit pouvait donner l'éveil aux habitants et faire accourir les Kavasses. Il sentit le danger ; mais il ne trouvait pas le moyen d'y échapper et s'arrêta irrésolu. A ce moment, ses regards se portèrent sur une glace ; il se vit tellement pâle, qu'il eut honte de lui-même.

—Par Mahomet ! se dit-il, serais-je un lâche ?

Il se força à redevenir calme ; puis il frisa la pointe de ses moustaches, les parfuma d'essence de rose, et s'écria d'un ton héroïque : « On ne les aura qu'avec ma vie ! »

Il reprit tranquillement son chibouque, l'alluma, s'étendit sur son sofa et dit d'une voix ferme :

—Qu'ils viennent ! je les attends !...

* *

Hamdy, nous le savons, avait vivement regagné sa maison aux premiers coups frappés par les Kavasses ; c'était justement à lui que ceux-ci avaient affaire. C'était par erreur qu'ils avaient frappé chez Raschid, dont ils ignoraient d'ailleurs la demeure.

Hamdy fit entrer ses camarades, leur offrit quelques verres de raki, et pendant qu'ils buvaient, décacheta un pli qu'ils avaient apporté.

Une nouvelle conspiration contre la vie du sultan était près d'éclater. Mahmoud, avec ses yeux de lynx, l'avait surprise dans l'ombre et voulait l'anéantir dans l'ombre également.

Les exécutions nocturnes s'organisèrent en secret, afin de saisir les régicides sans que la tranquillité publique en souffrit. Les plus coupables se trouvèrent condamnés sans le savoir ; les uns furent jetés à la mer cousus dans des sacs, les autres pendus ou décapités ; les moins dangereux furent seulement déportés. Quant aux porteurs de grandes moustaches, ils durent se laisser raser au moustr, car c'était la quatrième fois que Sa Hautesse faisait connaître sa volonté à ce sujet.

Hamdy était chargé de l'arrestation de deux suspects de son quartier ; de plus, il devait raser son voisin Raschid.

—Le malheureux ! il est perdu ! se dit-il quand il eut achevé la lecture de cet ordre ; donnons-lui toujours le temps de fuir.

Il sortit avec ses soldats, alla surprendre d'abord au milieu de leur sommeil les deux Janissaires désignés, les conduisit en prison ; puis il revint le plus lentement possible vers la demeure de son ami.

Des paysans des campagnes voisines arrivaient déjà avec leurs voitures de légumes et de provisions. Les chiens errants cherchaient la pâtée déposée pour eux aux coins des bornes, les oiseaux de proie, effrayés par le soleil, regagnaient en croissant le cimetièrre de Péra ; les marins lavaient le pont de leurs navires. La ville se réveillait.

Hamdy était en retard, mais il l'avait fait à dessein.

—Par Chitan ! se dit-il, s'il n'est pas le plus naïf des croyants, il se sera enfui, car je lui en ai laissé le temps.

Il frappa à la porte de la maison de Raschid : personne ne répondit.

—C'est bon signe ! murmura-t-il ; Poiseau est envolé ; nous pouvons entrer dans sa cage...

Sur son ordre, un homme fit sauter la serrure.

Convaincu que son ami s'était soustrait à toutes recherches, Hamdy se livra avec assurance à une perquisition qu'il pensait devoir être inutile ; mais quel ne fut pas son désappointement, lorsqu'il aperçut le vieux Janissaire, étendu sur son sofa, frisant tranquillement sa moustache et fumant son chibouque !

—Quel animal ! jura-t-il : j'aurais dû m'en douter !

Il donna l'ordre de le saisir. Raschid n'essaya pas de résister.

Hamdy lui lut l'ordre du sultan, et lui demanda ce qu'il voulait choisir.

—Prenez ma tête ! dit le Janissaire sans sourcilier.

—C'est ton dernier mot ?

—Oui !

—Alors, reprit le jeune homme, commençons par le commencement.

Sur un signe de lui, les Kavasses étendirent Raschid par terre, lui lièrent les membres, lui mirent ses pieds à nu, et la bastonnade commença.

—Ha ! ha !..... démons !..... chiens !..... ghiaours ! cria-t-il en jurant comme un possédé.

Hamdy comptait tranquillement les coups.

—Quand tu en auras assez, tu feras un signe ; le barbier est tout prêt, dit-il.

En effet, un gendarme, qui remplissait cet office, s'approcha du Janissaire avec ses ciseaux, son rasoir et son savon.

Cet horrible vue exaspéra Raschid.

—Tuez-moi, bandits ! hurla-t-il, mais au nom du Prophète, ne me laissez pas déshonorer par cet impur barbier !

—Vie ! entête, grommela le jeune chef avec résolution ; j'aurai raison de ton imbécile résistance !

L'ordre impérial portait que si le Janissaire n'avait pas consenti à se laisser raser au troisième coup, le supplice ferait place à la décapitation. Dans la crainte d'atteindre le chiffre fatal, Hamdy ordonna à ses hommes de frapper à tour de bras. Le sang jaillit sous les pieds du vieillard, ses jambes se gonflaient, l'écume blanchissait sa bouche. Hamdy sentit son cœur se serrer ; il détourna la tête et essaya furtivement une larme. On arriva au centième coup ; le vieux janissaire faiblissait, les Kavasses suaient à grosses gouttes.

—Veux-tu te laisser couper les moustaches ? demanda Hamdy avec une colère concentrée.

—Non !... répondit Raschid d'une voix éteinte.

—Je te forcerai bien à céder ! s'écria soudain le jeune homme. Et s'emparant lui-même du bâton, il frappa sur les pieds du patient avec tant de force que celui-ci n'attendit pas les trois cents coups pour s'évanouir.

—Enfin ! s'écria Hamdy qui n'attendait que cela ; fais vite ton office, barbier. Vous autres, enveloppez-lui les pieds dans des compresses d'oignons crus.

En un clin-d'œil, la lèvre du janissaire fut savonnée, le barbier prit son rasoir, et les moustaches adorées tombèrent à terre comme deux vieilles loques.

Hamdy poussa un soupir de soulagement ; par son ordre, le blessé reçut les soins qu'exigeait son état, et lorsqu'il commença à reprendre connaissance, on le laissa seul.

* *

Raschid ouvrit bientôt les yeux. Il regarda autour de lui avec étonnement, croyant avoir été le jouet d'un cauchemar ; ses yeux s'arrêtèrent sur la glace. Alors, comme s'il se fut trouvé en présence d'un fantôme, un cri rauque s'arrêta au fond de sa gorge.

—O mes moustaches ! sangloia-t-il en se

traînant pour tâcher de les ramasser ;—un tel sacrifice a-t-il pu s'accomplir sans que les anges aient pulvérisé les bourreaux ! Elles étaient aussi vieilles que moi... elles avaient assisté à toutes mes batailles ; elles faisaient l'envie des Yeni-Tchéri, la honte des eunuques et des esclaves ! Elles étaient ma joie, mon orgueil, ma vie ! Et voilà qu'un padischah sans foi, un infidèle, un monstre plus impur que tous les chrétiens du monde, me les a enlevées après soixante années d'une vie passée au service de ma patrie ! Ah ! tyran... toutes les malédictions du ciel puissent-elles te foudroyer toi et les tiens !...

Le désespoir de Raschid était navrant. Ne pouvant se résigner à vivre ainsi, il voulut remplir un dernier devoir : donner la sépulture à ses moustaches ; pour cela, il fallait attendre sa guérison.

Hamdy, craignant justement les reproches de son ami, et sachant cependant combien, dans l'état où il se trouvait, de bons soins étaient nécessaires, lui envoya une vieille garde-malade, munie de médicaments, avec ordre de ne le quitter qu'après complète guérison.

La bastonnade n'est pas mortelle, disent les Orientaux : quelques-uns affirment même qu'elle guérit la goutte. Quoi qu'il en soit, au bout de huit jours, Raschid était assez fort pour vaquer à ses affaires.

Il avait déposé ses moustaches dans un coffret de sandat. Il acheta une concession à perpétuité au cimetière, y fit entermer les précieuses reliques et rentra chez lui, décidé à se brûler la cervelle.

Au moment d'en finir, il voulut regarder encore une fois son visage bronzé au feu des batailles, et dépourvu maintenant de son plus bel ornement ; après quelques instants d'hésitation, il regarda timidement son miroir...

—Ah ! Allah !... s'écria-t-il tout à coup avec bonheur.

Puis, tombant à genoux, les bras étendus :

—Seigneur, si les anges me font grâce de me rendre mes moustaches, je fais vœu d'aller en pèlerinage à la Mecque, et d'abandonner ma fortune après ma mort aux derviches-tourneurs.

Raschid ne s'était jamais rasé de sa vie ; il ne songeait pas que ses moustaches pouvaient repousser ; or, depuis huit jours qu'il était malade par suite de sa bastonnade, les poils avaient crû en quantité suffisante pour qu'il se reprit à l'espérance.

Dès cet instant, il renonça au suicide : il vendit tout ce qu'il possédait, emporta son argent, ses armes et ses pipes, et prit passage à bord d'un corsaire algérien qui quittait Constantinople.

Le lendemain, par une bonne brise, le bâtiment certain de la Corne d'Or, toutes voiles déployées. Quand il passa devant le sérail, une énergique malédiction retentit dans l'espace : c'était Raschid qui disait adieu à sa ville natale et à son empereur.

Quelques années après, il mourut à Médine, après avoir accompli son vœu de pèlerinage, en odeur de sainteté, et heureux d'avoir recouvré ses moustaches plus belles que jamais.

ARMAND DU BARRY.

LE POLE NORD.

L'expédition polaire préparée, aux Etats-Unis, par le capitaine Howgate est en route pour sa destination, à bord de la *Florence*, goélette de 56 tonneaux commandée par le capitaine Tyson qui a déjà fait un voyage dans les régions polaires sous le commandement du capitaine Hall.

A bord de la *Florence* se trouvent les éléments d'une colonie, parmi lesquels on n'a pas oublié un photographe, un naturaliste et un météorologiste. La goélette ira aussi loin vers le pôle qu'elle pourra, et ses passagers, débarquant alors leur maison de bois et leurs provisions, s'établiront sur le rivage inhospitalier pour y passer l'hiver. L'été prochain, ils s'efforceront d'arriver par terre jusqu'au pôle en avançant tantôt en traîneaux, tantôt en canot. En même temps, la *Florence*, repartant des Etats-Unis avec de nouvelles provisions et un renfort d'hommes, ira apporter à la colonie de quoi remplir ses magasins et remplacer les morts ou les malades. La troisième année, on en fera autant, ainsi que la quatrième ; et l'on espère qu'en ces quatre ans, quelque groupe de l'expédition aura été assez heureux pour arriver au pôle.